

# Topographies de la lumière



Jeanne Berbinau Aubry, *Le plus court chemin 2021* (détail) © Courtesy de l'artiste

**JEANNE BERBINAU AUBRY • PAUL CRÉANGE  
CHRISTOPH DAHLHAUSEN • FÉLICIE D'ESTIENNE D'ORVES  
GUN GORDILLO • HELGA GRIFFITHS • DOMINIC GRISOR  
PASCAL HAUDRESSY • QUENTIN LEFRANC  
PROSPER LEGAULT • GLADYS NISTOR  
NATHANIEL RACKOWE • VERA RÖHM**

commissariat : Domitille d'Orgeval

**20 NOVEMBRE 2021 – 29 JANVIER 2022**

# « **TOPOGRAPHIES DE LA LUMIÈRE** »

Vernissage : Samedi 20 novembre 2021

**Jeanne Berbinau Aubry**  
**Paul Créange**  
**Christophe Dahlhausen**  
**Félicie d'Estienne d'Orves**  
**Gun Gordillo**  
**Helga Griffiths**  
**Dominic Grisor**  
**Pascal Haudressy**  
**Quentin Lefranc**  
**Prosper Legault**  
**Gladys Nistor**  
**Nathaniel Rackowe**  
**Vera Röhm**

Commissaire : Domitille d'Orgeval

Exposition jusqu'au 29 Janvier 2022

## **Topographie de l'art**

15 rue de Thorigny

75003 Paris

F. 01 40 29 44 28

P. 06 43 86 01 11

[topographiedelart@orange.fr](mailto:topographiedelart@orange.fr)

[www.topographiedelart.fr](http://www.topographiedelart.fr)

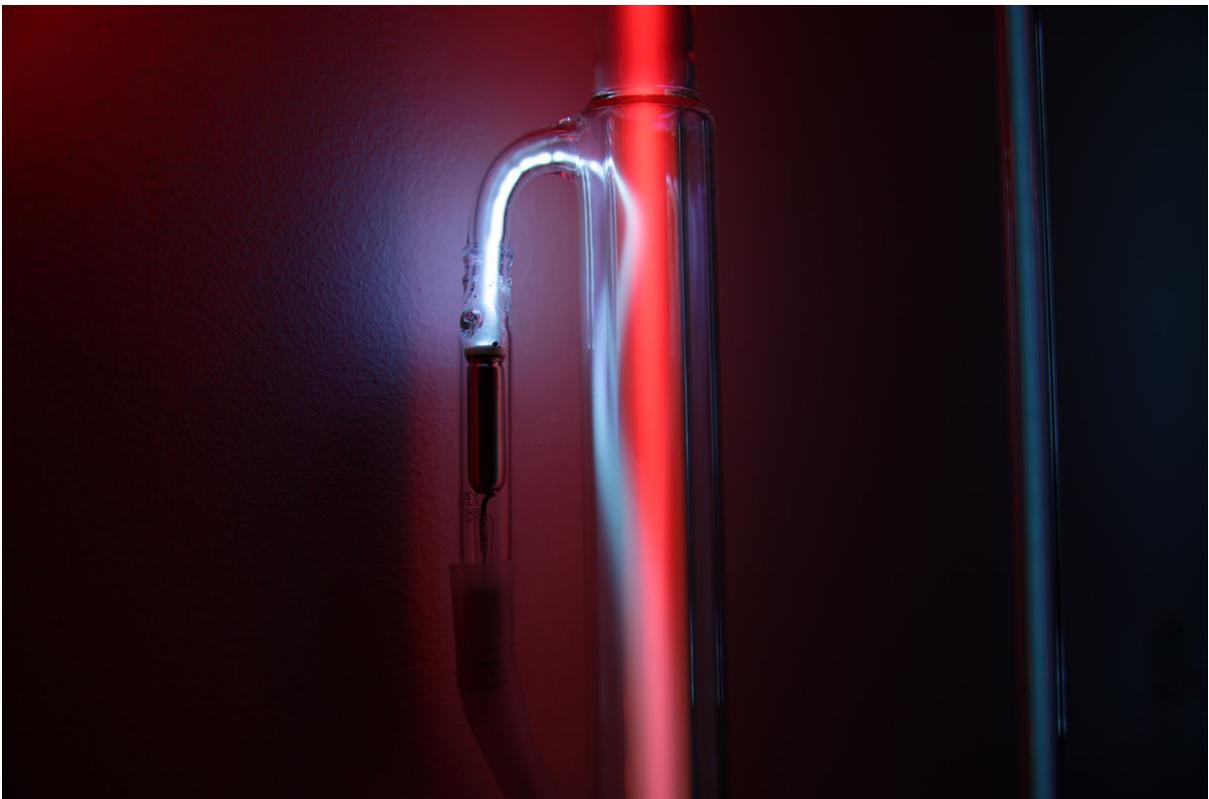
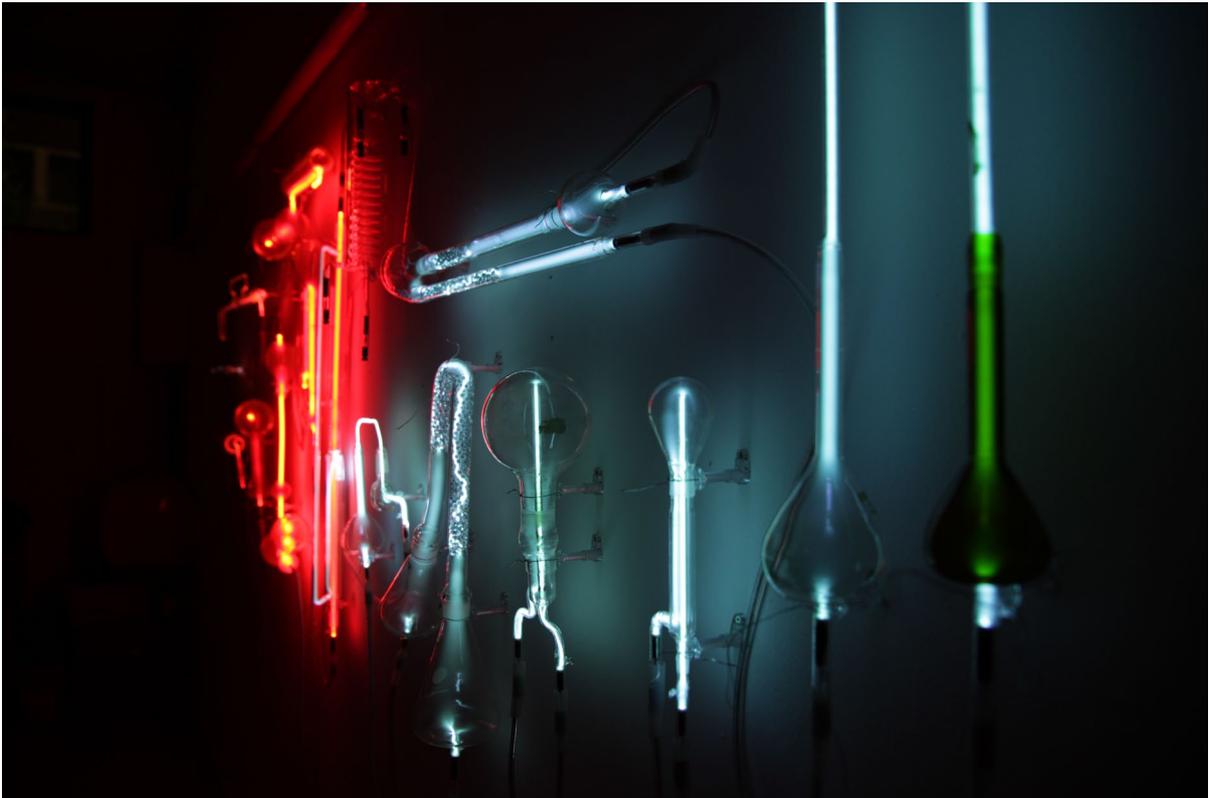
## **TOPOGRAPHIES DE LA LUMIÈRE**

Jeanne Berbinau Aubry, Paul Créange, Christophe Dahlhausen, Félicie d'Estienne d'Orves, Helga Griffiths, Gun Gordillo, Dominic Grisor, Pascal Haudressy, Quentin Lefranc, Prosper Legault, Gladys Nistor, Nathaniel Rackowe, Vera Röhm.

L'exposition « *Topographies de la lumière* » réunit treize artistes internationaux, d'horizons et de générations différents, qui placent la lumière artificielle au cœur de leurs recherches plastiques, dans la filiation des expérimentations inaugurées au XXe siècle par Moholy-Nagy et son *Licht-Raum Modulator* (1930), puis développées des années 1950 à 1970 par Kosice et Fontana, les tenants de l'art optico-cinétique et du Light and Space, sans oublier l'apport immense de Dan Flavin. S'il n'y a pas lieu ici de revenir en détail sur la fécondité de cet héritage, les œuvres présentées dans l'exposition « *Topographies de la lumière* » en prolongent et renouvellent les problématiques avec pertinence et sensibilité. Au fil d'un parcours plongé pour l'occasion dans la pénombre, ces œuvres lumineuses, de natures très diverses (installations, vidéos, sculptures, reliefs, projections), définissent de nouveaux territoires, laissent place à l'imaginaire et nous mettent en relation avec d'autres mondes. Modifiant les regards et les espaces, elles provoquent des expériences visuelles et sensorielles qui amènent à nous interroger sur notre perception du réel et ses limites.

Domitille d'Orgeval

# Jeanne Berbinau Aubry



Jeanne Berbinau Aubry, "Le plus court chemin", 2021, dimensions variables, verrerie de laboratoire récupérée, gazs nobles, électrodes, transformateurs et câbles haute tension. Courtesy de l'artiste.

# Jeanne Berbinau Aubry

Née en 1989, elle vit et travaille à Paris (France).

*Le plus court chemin*, 2021

Dimensions variables, verrerie de laboratoire récupérée, gazs nobles, électrodes, transformateurs et câbles haute tension.

Le projet de recherche dont résulte cette installation aborde la notion de « plus court chemin », phénomène physique auquel obéit le déplacement spontané des fluides, comme l'eau ou le courant électrique.

Cette idée de « plus court chemin », dont les interprétations et les applications ne sauraient se réduire au seul domaine scientifique, sous entend une certaine forme d'intelligence, voir de stratégie dans le mouvement de la matière, qui se déstabilise pourtant dès lors qu'elle est troublée. Détournant le fonctionnement et les techniques du néon d'enseigne traditionnel, l'oeuvre donne à voir les manifestations d'un comportement matériauologique habituellement invisible de la part de la lumière, à travers des jeux de densité, d'ondulations, et de couleurs selon la qualité du gaz noble mis sous pression dans chaque enceinte de verre.

Les sculptures, hybridations de verrerie de laboratoire récupérée d'une vie antérieure ainsi laissent apparaître un flux de lumière dessinant un chemin aussi instable que sinueux.

# Paul Créange



Paul Créange, "Unburnt Bush", 2021, barres aluminium, aluminium anodisé rouge, différents voyants, câbles électriques, alimentation 12v, néon LED 360 usagé, PMMA reconditionné et imprimé, capteur ultrason, carte arduino uno. Courtesy de l'artiste.

# Paul Créange

Né en 1987 à Troyes, il vit à Paris et travaille à St Denis (France).

Le travail de Paul Créange s'inscrit dans un processus de recherche et d'expérimentation plastique et technique au sein duquel il est important de le situer. Il trouve initialement sa source dans une pratique de la photographie qui fut longtemps son médium exclusif, jusqu'à sa sortie des Beaux-Arts de Paris en 2015. Cette pratique, déjà initialement marquée par une tendance à l'abstraction, et donc par la mise en cause de la nature illusionniste du procédé photographique, a progressivement évolué vers une mise en question des conventions intrinsèques au médium photographique même. Inspiré par le travail d'un Larry Bell, qui demeure une référence fondamentale dans son travail, Paul Créange a peu à peu entrepris de « tordre » l'image photographique dans de multiples directions, de la disséquer de plus en plus radicalement, pour en arriver au point où il lui est apparu que les images produites n'avaient plus de raison de rester figées dans la planéité du dispositif photographique. Elles devaient prendre de nouvelles formes, trouver une nouvelle matérialité.

Cette évolution s'est ainsi traduite par une hybridation progressive de la photographie avec la sculpture et l'installation lumineuse qui est l'espace dans lequel son travail évolue actuellement. Une telle direction s'est aussi amorcée de façon contingente : c'est en travaillant sur des décors de publicité qu'il a pu réaliser la quantité de déchets engendrés par de tels processus de fabrication « tout-jetable ». Il a ainsi commencé à les collecter et à s'en servir dans sa production plastique, pour les transformer et les réemployer dans ses sculptures. La plupart des matériaux qu'il utilise sont issus du réemploi, ce qui, au-delà de l'anecdote, détermine la forme et le sens de ses derniers travaux : comme si les fragments d'images photographiques intégrés dans ses pièces trouvaient écho dans ces débris de matériaux issus du monde de l'industrie, destinés à la destruction, qu'il récolte et entreprend de transmuter dans ses sculptures hybrides.

Le travail récent de Paul Créange s'élabore autour d'une tension dialectique entre le langage de la sculpture et celui de l'image photographique. La photographie apporte une aura à la sculpture, elle lui donne sa couleur et sa profondeur, son « contenu » – sous la forme d'éclats d'une nature fragmentée. La sculpture tente de rassembler ces fragments et de les réintégrer dans une unité formelle organique – tout en exposant le caractère paradoxalement artificiel de ce pseudo-organisme précaire, dont les entrailles et la structure se laissent voir, et jusqu'aux liens qui seuls lui permettent tenir en place. C'est ainsi que l'on repère à l'œuvre dans ce travail une seconde dialectique, parallèle à la première, entre « naturalité » et « artificialité » – dont nous apprenons aujourd'hui à connaître la véhémence. C'est peut-être cela qui signe le plus décisivement la contemporanéité dans laquelle se trouve engagé le travail de Paul Créange, aspirant à donner une forme à cette tension, sur un plan qui ne soit pas simplement illustratif, mais bien expérimental et plastique ; en cherchant, donc, comme à préfigurer la réconciliation des deux éléments de cette opposition – nature et artifice, technique et organique – en les intégrant dans une même composition.

Léo Texier

# Christophe Dahlhausen



Christophe Dahlhausen, "Corner piece", 2021, 330 x 315 x 60 cm, fluorescent tubes, steel scaffolding poles, steel clamps, cable, cable binders.  
Courtesy de l'artiste et Kim Behm Gallery, Mannheim.

# Christophe Dahlhausen

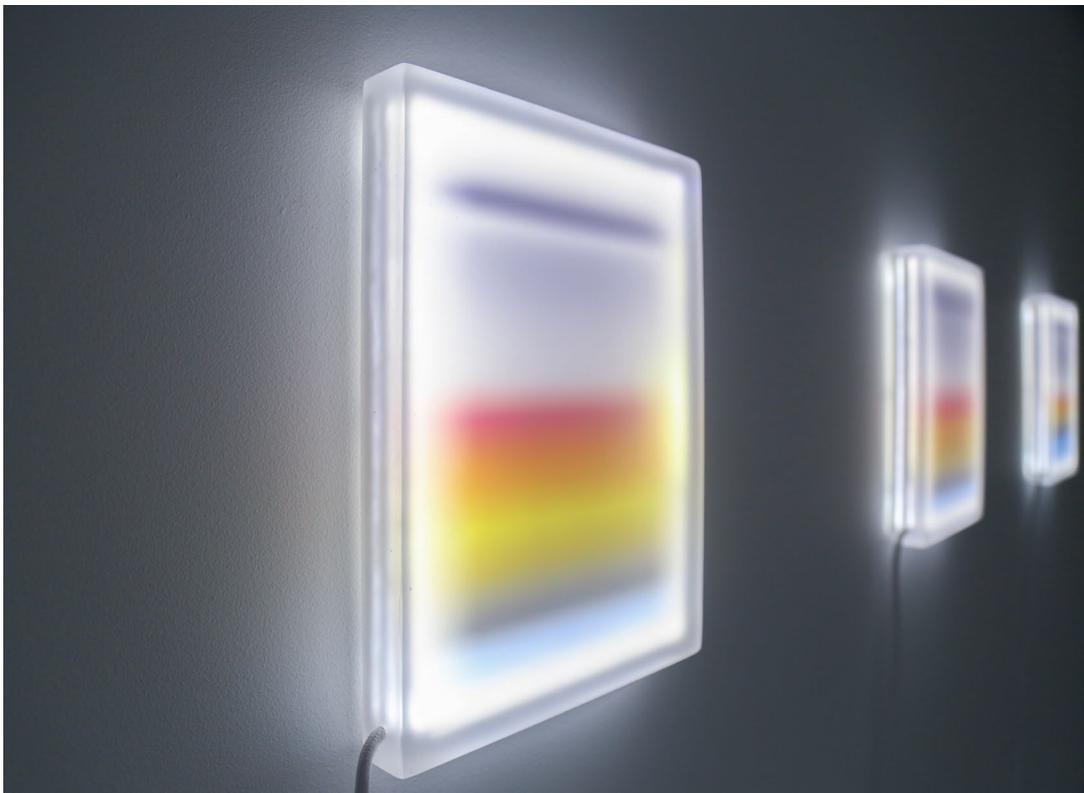
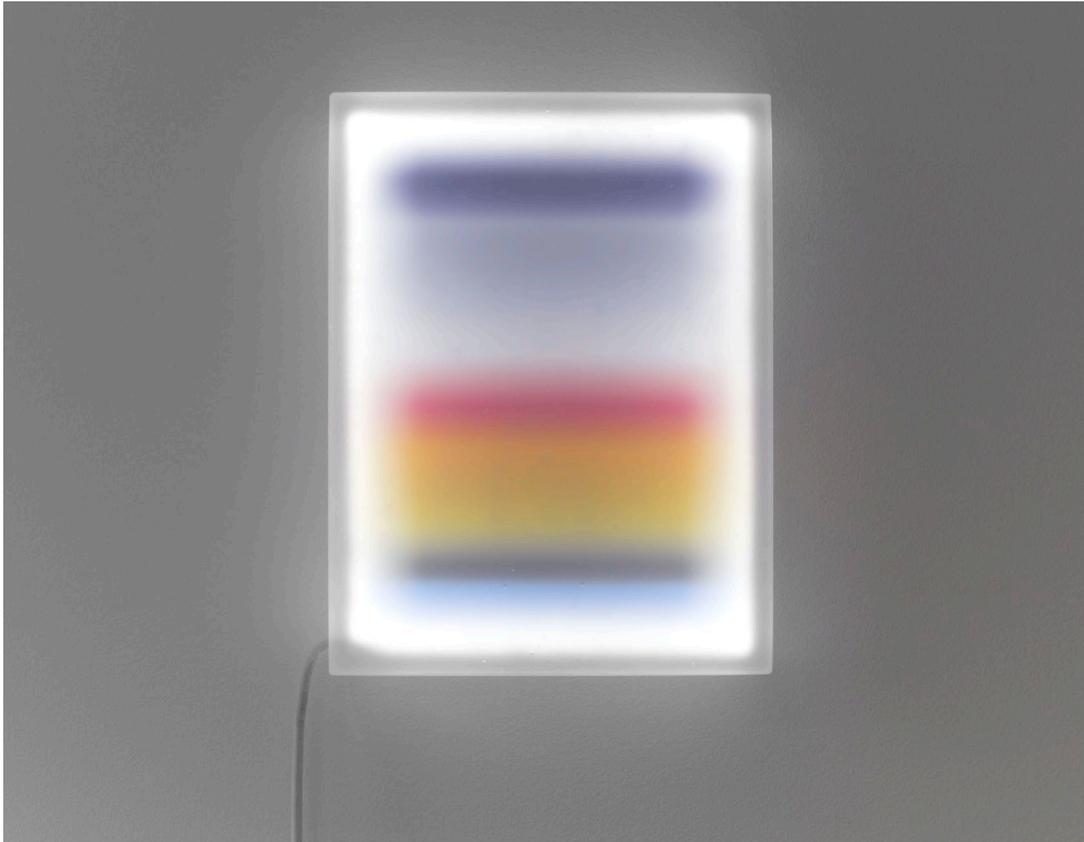
Né en 1960 à Bonn (Allemagne), il vit et travaille à Bonn et à Melbourne (Australie).

Christoph Dahlhausen's installations consist of scaffolding poles, which the artist connects at right and acute angles using steel clamps. This creates lines that form a net-like structure. Dahlhausen selectively adds blue fluorescent tubes. These installations are conceived in preliminary drawings, but change over the course of the production process until the actual installation in the room itself. (...) The mesh of lines in Dahlhausen's installations is graphic in character (...). The construction's openness allows a physical experience of the work, often a passing through, a questioning of the boundaries of the artwork.

The installation Eckarbeit (gelehntes Bild) (Corner Work (Leaning Picture)) appears like a drawing on the wall and in the room. The composition of individual triangles and rectangles, which is common to all installations by Christoph Dahlhausen, is particularly clear here. The simultaneity of the work's sculptural and pictorial character is impressive. While it seems to be a picture leaning against the wall, it is at the same time a sculptural body that occupies the space three-dimensionally. The scaffolding poles fit together with ease and effortlessness, forming a fine structure in contrast to their actual weight, which consists of visible supports and loads, nevertheless. The individual elements of the installation and their interplay resemble an interlock of individual expressive gestures, each line attaching itself to the next: comparable to the sequence of many movements or individual elements in the choreography of a dance. Open and closed sections alternate, the work opens upwards and downwards, the bars form a boundary at the sides, a kind of frame. The blue light elements of the installation interact with the white brick walls and the surrounding space in a particularly varied way. With the onset of dusk, the mood of lighting within the room and the character of each individual work also changes. While the interweaving of lines on the scaffolding poles was predominantly obvious in daylight, these lines gently recede as dusk falls. The blue light of the fluorescent tubes intensifies and seems to float in the room as weightless lines. For Christoph Dahlhausen, this is a "transitory moment" that emphasizes the poetic character inherent in his works.

(Melanie Ardjah, excerpt from the essay , *The Aspect of Space in Christoph Dahlhausen's work*' )

# Félicie d'Estienne d'Orves



Félicie d'Estienne d'Orves, "Supernova, CAS A", serie "Light DNA", 2019, verre moulé dépoli, LED, 30 x 25 cm.  
Crédits : Coll. scientifique : Fabio Acero, astrophysicien (AIM/ CEA - FR).  
Fabrication : 3DO art engineering. Courtesy de l'artiste & Anne de Turenne.

# Félicie d'Estienne d'Orves

Née en 1979 à Athènes (Grèce), elle vit et travaille à Paris (France).

L'amplitude variable des *étalons lumière* suit la distance en temps réel qui nous sépare de Mars et d'Uranus. Sur une longueur d'un mètre, la lumière de l'étalon reproduit cette durée qui évolue au cours de l'année de 3 à 22 min pour Mars et de 2H23 à 2H55 pour Uranus suivant les éphémérides de la NASA.

La série *étalon lumière* réintroduit l'idée de temps cosmique comme système de référence. Chaque étalon correspond à un objet du système solaire et suit le temps que la lumière met à parvenir à la Terre pour chacun d'eux. Programmées jusqu'en l'an 3000, les oscillations continues des étalons semblent s'affranchir d'un temps métrique fragmenté et substituer à une pensée de l'instantanéité une perception à long terme.

La série *Sol 24H39min* reprend la topographie de trois sites majeurs dans la recherche de signature de vie sur Mars. Gale Crater est le site d'atterrissage de MSL/Curiosity. L'éclairage de chaque bas relief reproduit en intensité lumineuse la hauteur du soleil sur l'horizon en temps réel sur chacun des sites.

# Gun Gordillo



Gun Gordillo, "Erupting Light", néon, acier inoxydable, cuivre, laiton, fer, miroirs, h. 3,2 m x 2,5 x 2,5 m. Courtesy de l'artiste.

# Gun Gordillo

Née en 1945 à Lund (Suède), elle vit et travaille à Copenhague (Danemark).

Gun Gordillo donne vie au néon et incurve sa banalité en poésie. Avec elle, le gaz rare pétille, ruisselle, vacille et corrode. Jamais il n'est immobile, ni emblématique comme sur les panneaux de publicité, mais toujours en mouvement.

(...)

Gun Gordillo se dit elle-même essentialiste. Par-là, elle entend probablement que son objectif sont les formes primordiales, les couleurs pures et les figures géométriques de base. Dans ses dessins, petits et nets, elle nous fait justement penser aux pionniers de la première heure, tels Arp, Kljun, Larionov.

Mais elle n'a rien d'une rabâcheuse de thèse, d'un artiste à programme. Bien au contraire, elle est une touche à tout ludique et aime improviser.

Les comparaisons peuvent conduire à des précisions. Les différences entre Bruce Nauman, James Turrell et Gun Gordillo sont grandes, bien qu'ils travaillent tous les trois avec des tubes et des particules de lumière. À la différence de Bruce Nauman, Gun Gordillo se préoccupe peu des connotations culturelles du néon. Elle cherche le hors langage. La raison en est peut-être qu'elle vit avec des langues qui ne sont pas les siennes « Les mots finissent par vous peser ».

Il est intéressant de noter que c'est au Caire qu'elle a eu l'inspiration de travailler avec le néon, bien que le néon n'y ait rien à voir avec l'art, mais est au contraire un élément habituel, quotidien de l'image citadine.

Pourtant, c'est l'essence lumière qu'elle traque.

James Turrell aussi se détourne du socioculturel et se concentre sur les substances. Mais sa lumière est plus totale. On s'y installe, elle sape toutes les dimensions spatiales.

La lumière de Gun Gordillo, au contraire, est légèreté, instabilité et flux. Elle éveille la sensation du grand nord. On se demande comment, car il n'y a rien de la langueur et de la mélancolie de nos nuits d'été, ni de la fréquentation sombre de la mort. Mais il y a une touche métaphysique, une magie, une atmosphère. Elle épouse la luminosité environnante, semble naître, grandir puis s'évanouir. Elle a une sonorité scintillante et se reflète dans ce qui l'entoure.

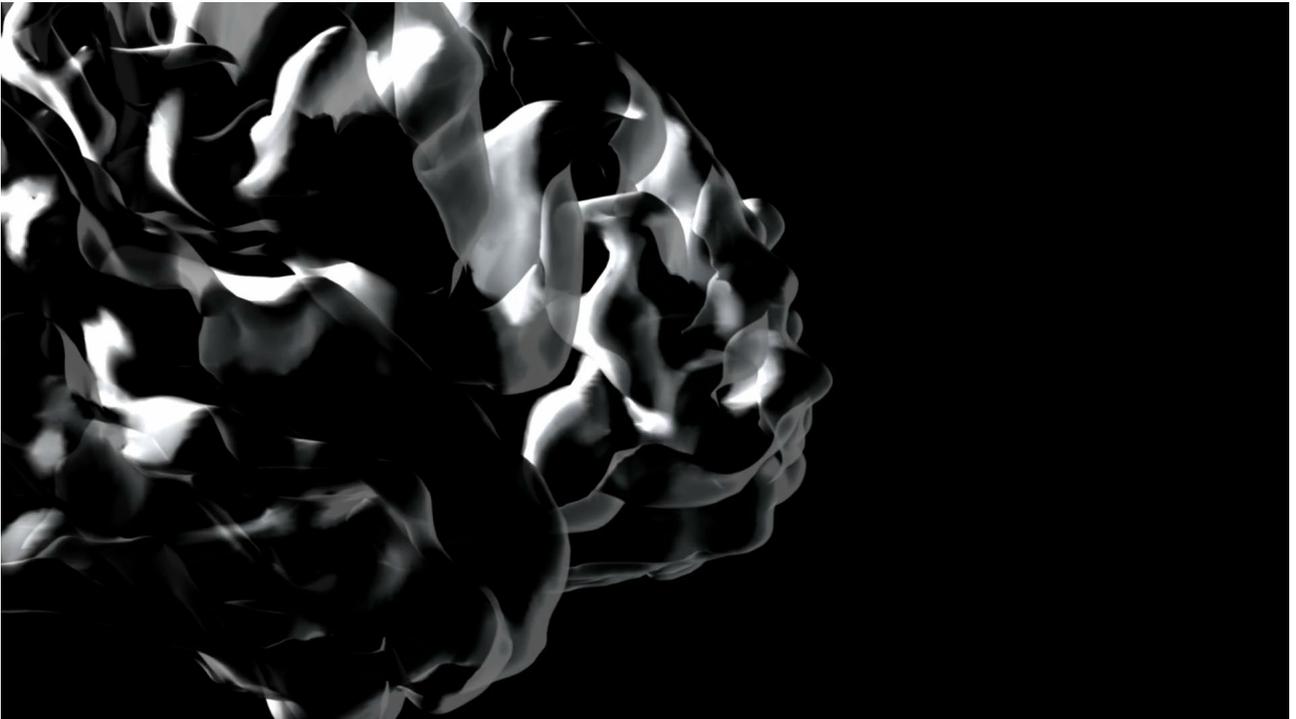
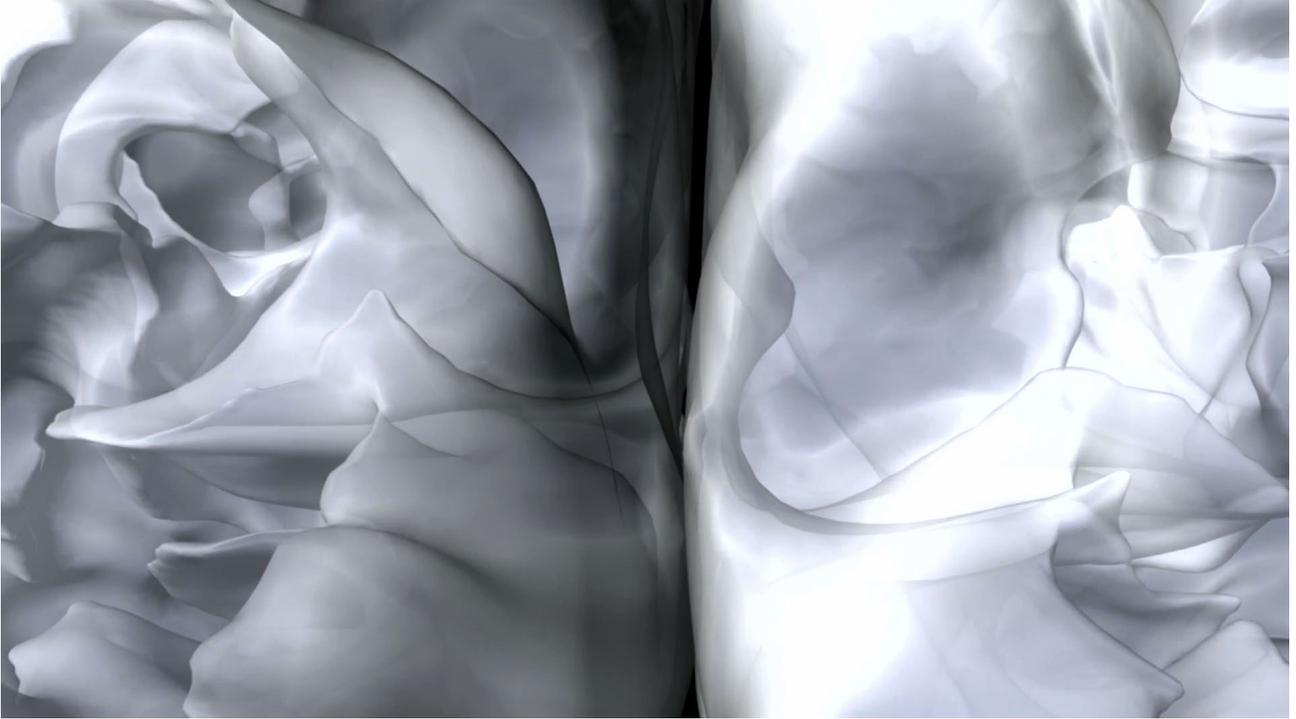
Il y a parfois ici un silence profond, comme habité, qui fait que les couleurs remplissent la pièce. La lumière agit comme un feu de rampe qui met au premier plan les couleurs tels des acteurs principaux.

On ne rêve pas en profondeur avec des objets. Rêver en profondeur exige de rêver avec « de la matière », observe le penseur français Gaston Bachelard. J'aime cette formulation mais je voudrais ajouter que l'on rêve aussi en profondeur avec de la couleur. Et peut-être Gun Gordillo est-elle avant tout une faiseuse de couleurs. Quelqu'un qui crée les couleurs une nouvelle fois et les fait chanter selon leur total potentiel.

(...)

Extrait du texte d'Ingela Lind (traduit du suédois par Gunilla de Ribaucourt), publié à l'occasion de l'exposition Gun Gordillo, Galerie Denise René, Paris, 1996.

# Helga Griffiths



Helga Griffiths, "Brainscape", Videoanimation, 15,44 min. Sound Composition by Johannes S. Siermanns. Courtesy de l'artiste.

# Helga Griffiths

Née en 1959 à Ehingen, elle vit et travaille à Darmstadt (Allemagne).

The video “Brainscape” is based on high-resolution computer tomographic images of the artist’s brain, which were recorded with the technical assistance of the Max Planck Institute for Brain Research in Frankfurt. The video animation is conceived as an animated journey over the landscape of the artist’s brain.

Using these tomographic images, a 3D model of the brain was developed and processed in a further step with the animation software Maya from Autodesk. The surface properties were modified using my own photo-graphs of a glacial landscape in Patagonia as an inspiration. The virtual flight of the camera in a 3D space has been animated and the flight over a glacial landscape of the whole brain has been simulated. In total more than 11,000 images were rendered over a period of several months.

The brain is not only a repository of information : pictures, sounds, smells and feelings as well as personal and maybe even collective memories. The genes that contain the blue print for the cerebral structure result from hundreds of millions of years of evolution. With its rich, polymorphic surface structure, the cerebral cortex illustrates the neural synapses in their permanent dynamic state.

In this video the labyrinthine brain is compared with glaciers as stores of information about the Earth’s climate and other data reaching back thousands of years. The animation gives us the opportunity to study the historic layers of the poles and the brain on different scales. The transparency of the images – a poetic journey through the amazing labyrinth of folds and canyons - make us also aware of the fragility of the brain as much as the fragility of the glacier and the immense amount of information which has accumulated over a long time - and which is in danger of being lost for future generations.

As a projection landscape, Brainscape illustrates the transition between human development and nature. This work addresses in this respect the fundamental questions of our time as interface between the realm of nature and global interdependency, environment and life.

# Dominic Grisor



Dominic Grisor, "Actual Size", 2016, peinture époxy sur découpe d'aluminium, néon rouge, 180 x 57 cm. Courtesy de l'artiste.

# Dominic Grisor

Né en 1947 à Tourcoing, il vit et travaille à Lille (France).

La singularité de la démarche de Grisor provient de l'utilisation de sujets simples universellement mémorisés, semblant immédiatement porteurs de sens. Leur inscription dans l'espace s'opère avec une grande économie de moyens.

Grisor, crée avec l'objet et l'espace des évidences ; ses évidences, car si le regard s'attarde, il apparaît un détournement de ces fractions de réalité, obligeant une re-lecture. L'usage de la ressemblance, la composition dépouillée, ont généré un processus de relance. L'évocation prime sur la description absolue et contribue à rendre visible la pensée, un détail suffit à évoquer la totalité. Grisor impose le fragment comme entité.

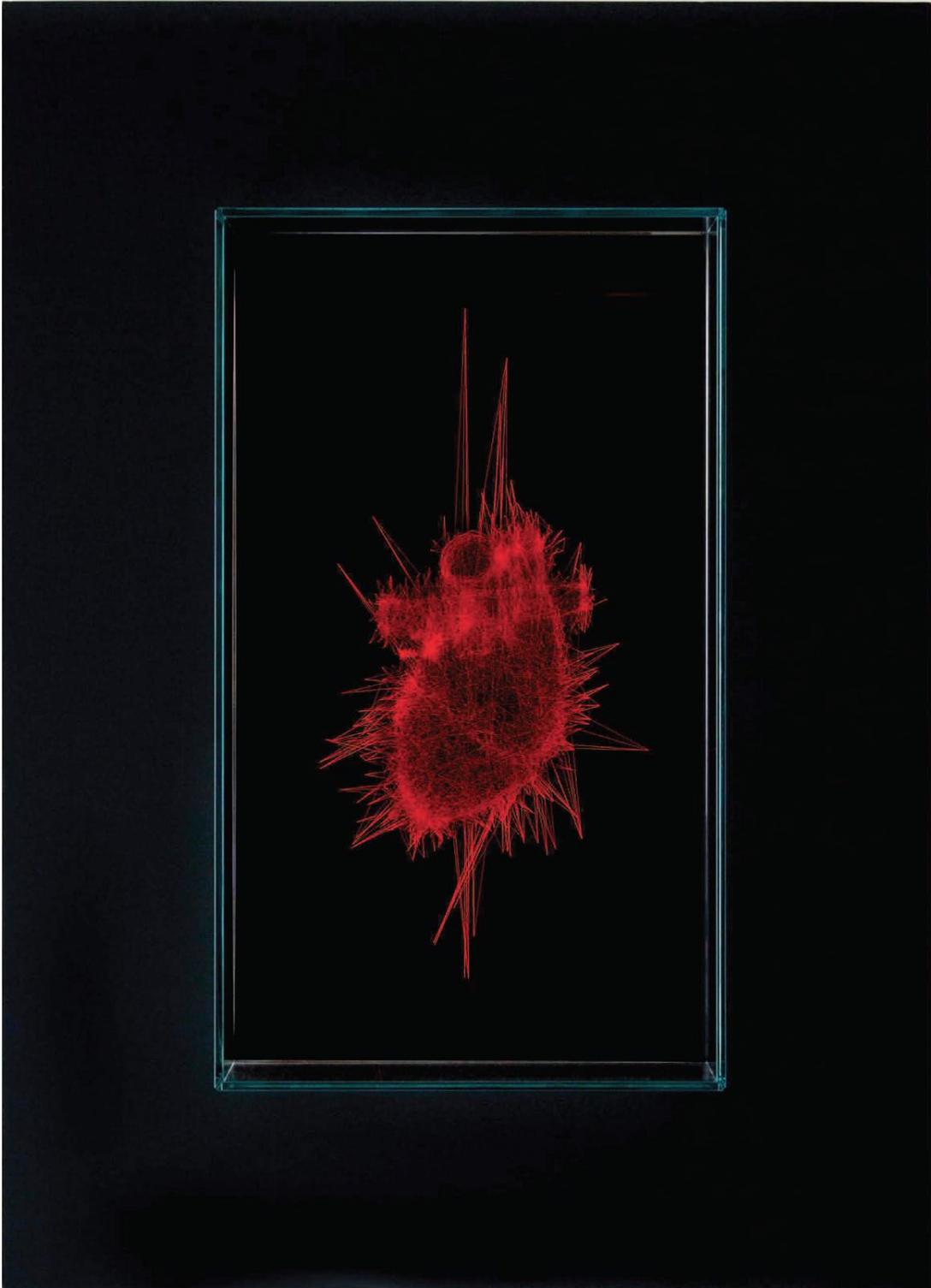
Le sujet étant sa propre ossature, sa relation avec l'espace se transforme en signe, par le jeu des vides et des pleins. Le stimulus de la couleur et de la mémoire, entraîne le spectateur dans son monde, dans la logique de sa propre manipulation du vécu.

L'utilisation sporadique de la lumière (néon) apporte une intensité visuelle que la peinture ne peut offrir. Il s'est installé dans ce travail un absolu, un climat, qui se jouera de toutes les formes et de tous les sujets, annulant les références.

A chacun d'entamer son propre parcours.

Yann Steven

# Pascal Haudressy



Pascal Haudressy, "Heart", 2009, boucle numérique 30' 13", écran, vidéo et Plexiglass, écran simple: 72x42cm / Avec cloche: 102x67cm.  
Courtesy de l'artiste.

# Pascal Haudressy

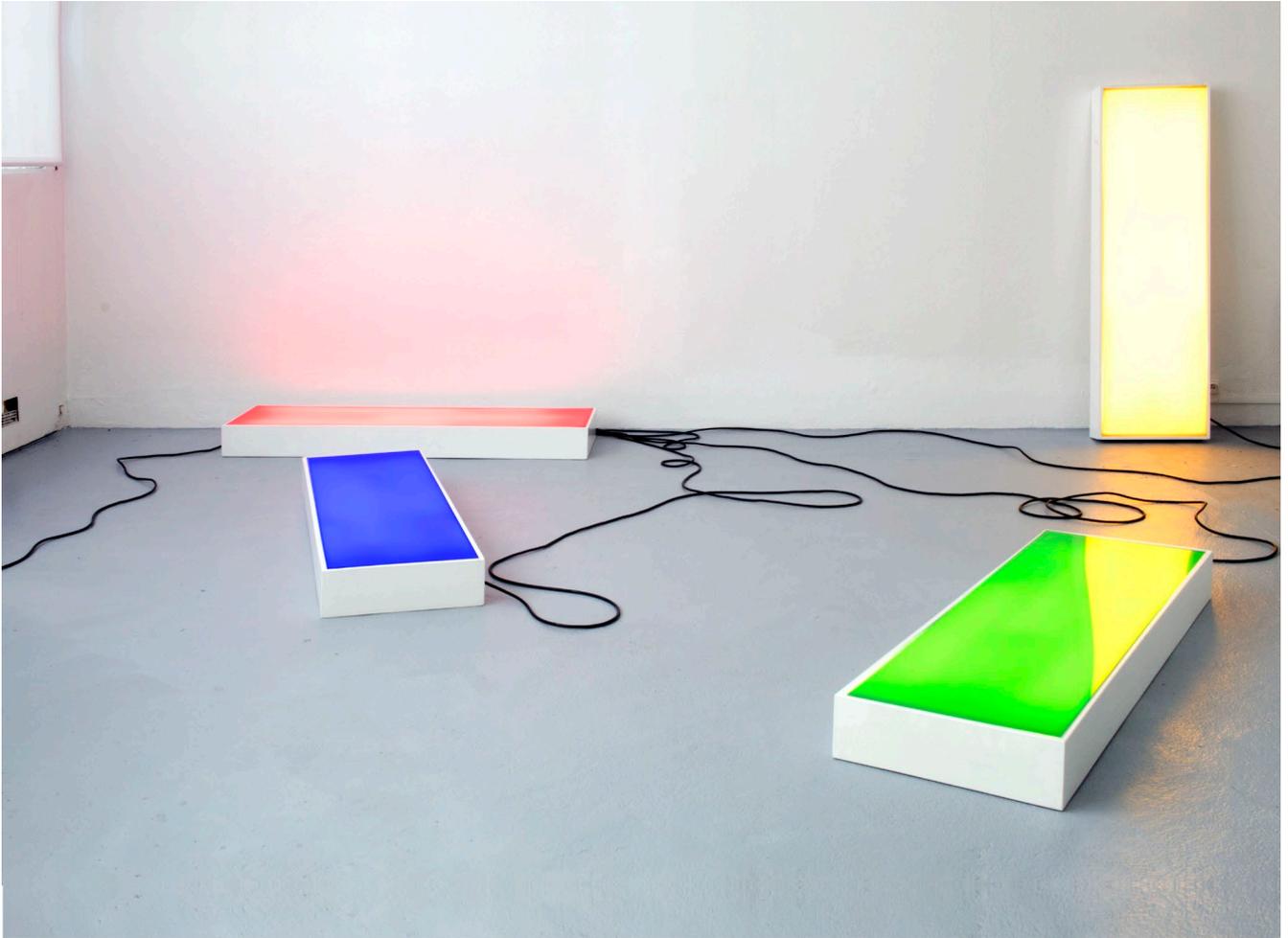
Né en 1968 en France, d'origine Ouzbek, il vivait et travaillait à Paris. Il est décédé en 2021.

“Ce qu'on voit n'est pas ce qu'on voit.

« Une géométrie hypnotique ou méditative » : c'est ainsi que Pascal Haudressy caractérise ce qui est à la source d'un de ses premiers travaux présentés ici et qui fait partie d'une série intitulée *Organs*. Il s'agit d'un ensemble de vidéo en boucle où le cœur est représenté isolément à l'aide d'une couleur spécifique – rouge- sur un fond noir. Cette œuvre pourrait rappeler l'imagerie médicale, mais la comparaison s'arrête là. Avec ces « dessins électroniques », il est plus question de processus, de cycle et de rythme que d'exactitude anatomique. Ici la représentation du cœur, organe essentiel à l'activité du corps, s'inscrit dans un système de répétition perpétuelle. Le dessin ne produit pas un modèle fixe mais s'élabore dans le changement comme une géométrie méditative qui mènerait à une représentation figurative mais avec une perception élargie. On oppose souvent visible et invisible, abstrait et figuratif. Les nouveaux outils de création électronique incarnent cette fusion du matériel et de l'immatériel et c'est tout notre rapport au temps et à l'espace qui s'en trouve modifié.”

Françoise Paviot

# Quentin Lefranc



Quentin Lefranc, "Fughetta", 2018, PMMA, bois, systèmes électriques, laque acrylique, dimensions variables. Courtesy de l'artiste.

# Quentin Lefranc

Né en 1987, il vit et travaille à Paris (France).

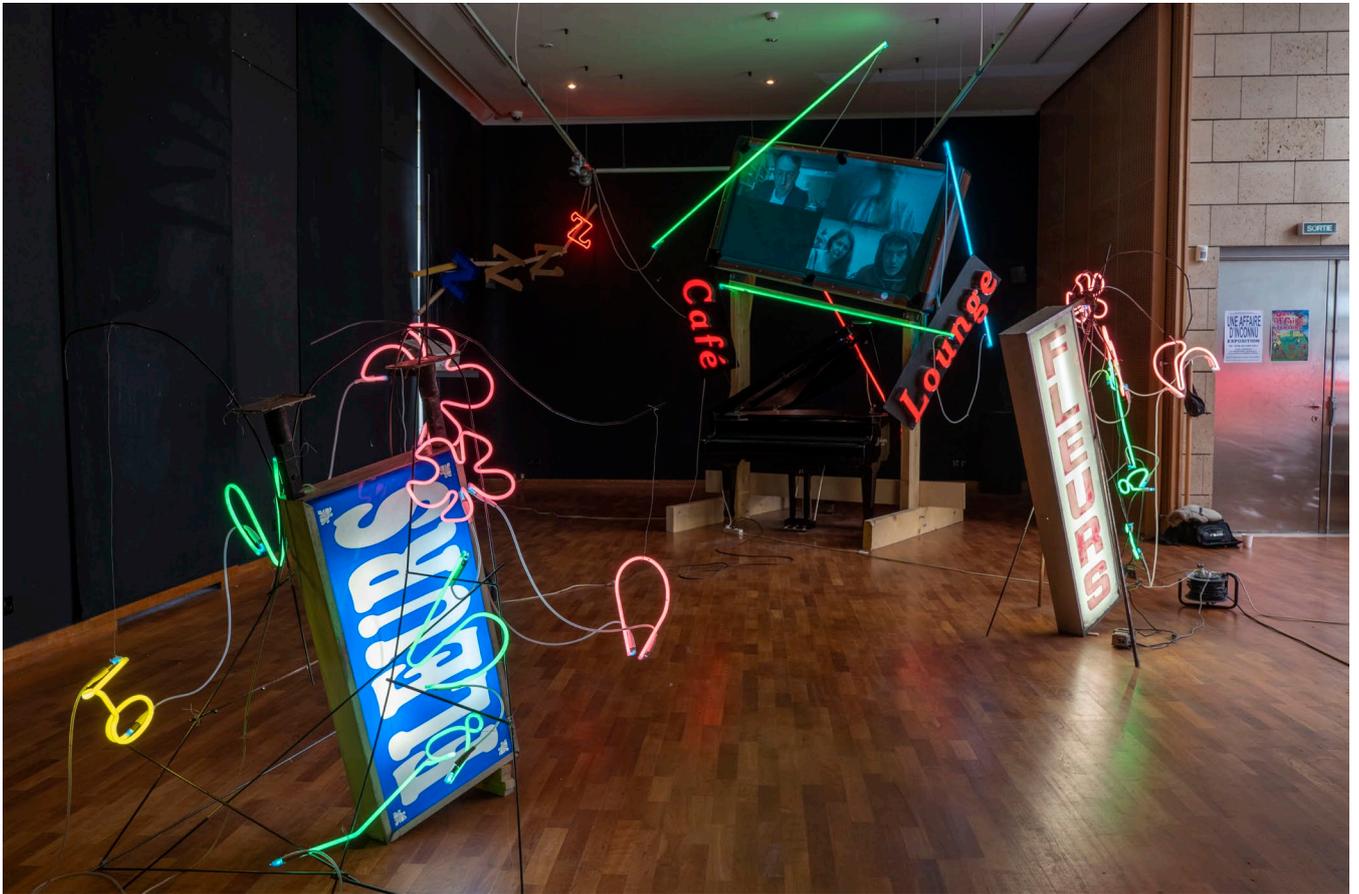
Placées à la confluence de plusieurs pratiques, les pièces de Quentin Lefranc fonctionnent comme des parenthèses ouvertes dans l'espace. Par assemblage ou juxtaposition, il interroge ces éléments génériques qui les composent, joue avec leur champ d'application, leurs histoires, leurs assignations. En relançant les dés, il expérimente leurs perméabilités, les hiérarchies, les conditions d'existence des éléments mis en jeu. Si une dimension sculptural domine, ses propositions favorisent un champ d'action plutôt qu'une pratique. Par glissement, il détourne les parcours habituels pour mieux rejouer les figures qui font autorité. À chaque fois c'est une mise en pièces du support qui est proposé pour interroger l'espace élargi de l'œuvre. L'ensemble établit un trouble aussi bien sur la perception que sur le statut.

Bleu, jaune, vert, bleu, rouge, jaune, vert, bleu, vert, jaune, rouge, bleu, jaune, vert, rouge, jaune, bleu, rouge, bleu et tout peut recommencer.

Fughetta est un ensemble de quatre caissons lumineux indissociables dont l'allumage individuel est organisé par un programme. Celui-ci lit en boucle une partition en contrepoint similaire à celle des « *clappings music* » de Steve Reich. Les uns après les autres, les caissons s'activent, puis s'éteignent. Chacun, de couleur différente, ponctue la zone occupée par l'installation. À l'encontre de la neutralité du white cube, Fughetta, est un appareil d'exposition qui colore l'espace dans lequel il se trouve. Pas à pas, le rouge, le jaune, le bleu, le vert viennent se déposer sur les murs et se reflètent dans l'environnement.

Quentin Lefranc

# Prosper Legault



Prosper Legault, "Vue d'exposition (Une affaire d'inconnu) au centre tchèque de paris, 2021, (métal, bois, néons, pvc, vidéo projecteur), photo de Nicolas Dolto. Courtesy de l'artiste.

# Prosper Legault

Né en 1994 à Bordeaux, il vit et travaille à Saint-Ouen (France).

Prosper Legault, une relecture du monde en perpétuel mouvement

L'acte premier consiste à prélever dans la ville des objets (ramasser, récupérer, photographier). Une collecte qui se fait au gré du hasard, motivée par une idée ou portée par une intuition. Le jeune artiste scanne la ville, conduit par l'urgence d'extraire du réel des objets qui vont potentiellement disparaître demain.

Il s'agit de les soustraire au circuit de l'activité humaine.

Contrairement à Marcel Duchamp, dont le choix qui conduit le processus créatif du ready-made est fondé sur « une réaction d'indifférence visuelle, assortie au même moment à une absence totale de bon ou de mauvais goût... », Prosper choisit les objets pour leur forme, leur matière, leur potentiel esthétique ou leur valeur symbolique.

(...)

Par l'agencements de matériaux hétéroclites, d'objets disparates, l'artiste Prosper propose une relecture du réel. Il Prosper produit des aberrations (visuelles, sémiotiques). Par la réappropriation de ces objets devenus des symboles communs et partagés, il invite chacun à se questionner sur leur sens et les représentations du monde qui en découlent.

(...)

Loin du pessimisme ambiant, Prosper Legault envisage son travail comme un témoignage joyeux des anomalies de notre société, emprunt de décontraction et de distance.

Extrait du texte écrit par Laetitia Chazottes, octobre 2018

# Gladys Nistor



Gladys Nistor, "Broken Space", 2015, site spécifique, dimensions variables, projection lumineuse et matière noire. Courtesy de l'artiste.

# Gladys Nistor

Originaire de Rosario, Argentine, Gladys Nistor travaille à Paris depuis 1990.

Et la lumière fut. Ou bien, "Au début était le verbe". A moins que l'art ne suscitât déjà ce flux incontrôlable de la création et qu'il se chargeât de ce désir pulsionnel d'une forme, d'une architecture. Et pour la couleur, on ne s'en tiendra donc qu'à ce faisceau minimal du noir et du blanc, comme si, à cet instant de gestation, seule la tension primordiale de l'obscurité et de l'aveuglante lumière blanche eût suffi à tisser les lignes de force d'un acte démiurgique. D'origine argentine, Gladys Nistor est une artiste hantée par l'idée de création. Ou plutôt par l'hypothèse qu'elle suppose. En effet l'œuvre qui s'instaure dans un espace bien particulier - les murs et les angles d'un appartement ou seulement une boîte ou un socle - ne vise pas tant à produire une architecture qu'à nourrir de sens ce filament originel qui donna lieu à une réalité sensible. L'artiste s'attache alors à dénouer des lignes de forces, à proposer d'autres perspectives comme autant de possibles ou de mirages.

Le point de départ confond alors un point noir ultime à sa source lumineuse. Le réel se cherche à l'intersection de cette rencontre que seul l'art peut rendre visible. L'alpha et l'oméga se fondent ainsi dans un alphabet pour traduire l'origine du monde et la restituer dans sa fondamentale obscure incandescence. Oxymore des mots pour dire l'indicible union du vide et du plein, de l'opacité absolue et de l'infinité de la lumière dans cet instant à l'aube des choses comme une prophétie de la nuit.

A découvrir cette œuvre, c'est peut-être l'abstraction pure qui se découvre. Par son évidence originelle, par sa géométrie brutale, aveuglante, mais parfois déjà minée par les éclats de poussière, les prémisses de sa disparition. C'est en cela que l'œuvre de Gladys Nistor est si intense qu'elle parvient à formuler ce que les choses déjà élaborées ne savent plus exprimer. L'artiste fait jaillir ce balbutiement de la vie et lui donne chair entre forme et chaos. L'espace se transforme ; il nous appartient désormais de nous y aventurer. L'hypothèse tient ses angles, elle s'arrime à ce que nous ne voulons pas ou à ce que ne nous ne savons pas voir. Parfois le miracle se produit, les yeux se dessillent.

Michel Gathier, 2018

# Nathaniel Rackowe



Nathaniel Rackowe, "SP17", 2014, sculpture originale - pièce unique.  
Tubes d'échafaudages peints, pinces d'échafaudages, tubes fluorescents,  
système électrique, 180 x 50 x 10 cm.  
(c) Nathaniel Rackowe. Courtesy of Jerome Pauchant.

# Nathaniel Rackowe

Né en 1975 à Cambridge (UK), il vit et travaille à Londres (UK).

Par l'emploi de formes géométriques épurées et d'une gamme de couleurs restreinte, l'œuvre de Rackowe est indéniablement minimaliste. Digne héritier des différentes tendances de l'ABC Art nées aux Etats-Unis dans les années 1960, Rackowe se situe plus spécifiquement dans la lignée des maîtres du néon en provoquant, comme Piotr Kowalski, une prise de conscience de l'architecture par la lumière, mais aussi à l'instar de Dan Flavin, en expérimentant la perception de la couleur dans l'espace. En dématérialisant l'espace réel, la lumière produite permet d'éprouver les capacités cognitives du spectateur. Le néon est ici le moyen de montrer l'indescriptible, une forme mémorielle, relevant de l'architecture, qui dévoile son environnement tout en le transformant. Ainsi, le spectre lumineux métamorphose la notion de cadre permettant l'interaction de l'œuvre avec l'espace. Cette interaction transforme l'esthétique et le sens même de l'œuvre. Elle élargit son champ d'action.

L'œuvre de Rackowe évoque aussi le constructivisme par l'importance de la ligne et la relation de la forme à l'architecture. Le néon renvoie à l'urbanisme et sa modernité. Les matériaux employés dans la série SP, faites de tubes fluorescents et de fixations et tubes d'échafaudages assemblés, sont directement liés à la notion brute du chantier de construction. Ils forment la silhouette de l'œuvre, la lueur émise par le néon venant troubler ses limites physiques.

Jérôme Pauchant

# Vera Röhm



Vera Röhm, "Laborinth", 2007/2021, Night is the Earth's Shadow in 251 languages, , foiled plexiglas plate, plug-in frame, backlit, height 250 cm, 3 curved walls with radius 200/225/250 cm. Courtesy de l'artiste.

# Vera Röhm

Née à Landsberg/Lech en 1943, elle vit et travaille à Darmstadt (Allemagne) et Paris (France).

A l'origine du Laborinth de Vera Röhm, il y a l'aphorisme du linguiste et naturaliste allemand Johann Leonhard Frisch (1666-1743) « *la nuit est l'ombre de la terre* ». Il a inspiré à l'artiste un travail de recherche considérable, initié depuis 1985, consistant à le traduire dans près de deux milles langues et à le décliner à travers différent type d'œuvres : « Cette phrase, explique Vera Röhm, m'accompagne depuis 1985 avec des oeuvres diverses sur papier et toile, ainsi que des éditions et des sculptures qui furent exposées dans des musées, des galeries et des espaces publiques. Cette version du projet *Laborinth 2007/2021* est exposé pour la première fois à Topographie de l'art. »

Vera Röhm a trouvé dans l'aphorisme de Frisch une résonance particulière dans ses recherches entreprises sur le phénomène de l'ombre et de la lumière, sur l'étude de ses changements et de ses variations dans le temps et l'espace. Ainsi, sur les parois noires du Laborinth, dont elle a entrepris l'élaboration en 2007, la phrase « la nuit est l'ombre de la terre » se détache en lettres lumineuses et se démultiplie dans la diversité des langues et des typographies sur une hauteur de 2,50 mètres. Pensé comme une œuvre ouverte, le Laborinth propose un parcours où les segments courbes se succèdent, s'entrecroisent dans un mouvement dynamique, sans jamais se toucher. Il invite le spectateur à pénétrer dans la richesse infinie des langues, à découvrir, nous dit Vera Röhm, « un monde polyglotte, actuellement contenant 250 traductions de la même phrase LA NUIT EST L'OMBRE DE LA TERRE. Un phénomène cosmique que tous les habitants de notre monde terrestre vivent quotidiennement. Environ 8 milliard d'êtres humains peuplent actuellement ce monde. Ils communiquent par le langage et par l'écriture. » Le Laborinth affirme ainsi, à rebours du fantasme de l'esperanto, que la variété des langues est un trésor dont l'humanité ne peut se passer. Un message qui trouve toute son actualité à une époque où celle-ci est justement menacée : dans 150 ans, il ne restera peut-être plus que 100 langues dans le monde. Un message dont la portée universelle est amplifiée par l'univers nocturne du Laborinth qui nous plonge dans un état de véritable symbiose cosmique.

Domitille d'Orgeval